

Le pont des amoureux est orné de cadenas multicolores, il se nomme le *Makartsteg*. Il sépare le centre historique, la vieille ville, du nouveau Salzbourg. Plein d'orgueil, ou disons de suffisance, il enjambe la Salzach. Un cours d'eau qui prend sa source dans les Alpes, à plus de 2 300 m d'altitude, avant de se jeter dans l'Inn, qui lui, se déverse dans le Danube. La Salzach n'est pas un fleuve, pas un ruisseau non plus, c'est une rivière. Thomas s'y attarde, debout, légèrement penché en avant, les coudes posés sur le long garde-corps, il fixe longuement, au loin, un décor qui ne peut être qu'intérieur.

Si son côté caméléon l'aide à gérer certaines facettes, tantôt amuseur d'une tablée, il peut aussi incarner avec un certain panache, le taiseux esthétique, voire le loser désabusé.

N'exagérons pas, il lui reste tout de même quelques illusions. Thomas est un écrivain inconnu. On serait presque tenté de dire qu'il n'existe pas. Un auteur qui ne passe pas à la télé, qui ne squatte pas les médias, sans avoir « un éditeur qui s'impatiente », ni une file d'attente en séance de dédicaces, est moins qu'un sous-affluent du Danube.

Thomas avait hésité sur plusieurs destinations. Cracovie, Thessalonique, ou alors retourner à Lisbonne.

Le vent a tourné pour l'Autriche, quand il a commencé son texte, et que le personnage, Jan Jantscher est apparu, qu'il serait autrichien et guitariste de jazz. Le musicien est de retour à Salzbourg, sa ville natale, pour un concert prévu au festival de Nonnberg. Comme Mozart, Jan Jantscher est fils de musicien. Un petit génie qui a commencé la guitare à huit ans, et qui, à vingt, commence à se faire une place dans le jazz manouche. Pareil à Wolfgang Amadeus, son personnage s'est démené dans l'ombre dominante du père. Lorsque le pater décède, Jan Jantscher passe du répertoire de Django Reinhardt à ses propres compositions. La première fois, Jan accompagne une amie délurée à une soirée privée chez Kosimov, un magnat des affaires, l'ambiance ne décolle pas, une joie artificielle. Une guitare traîne, Jan se lance. Les convives gardent un silence absolu. Certains adossés, cloués, aux murs. D'autres éparpillés, tombés n'importe comment, comme des fusillés. Les plus fascinés échangent des regards où l'approbation se mêle à l'incrédulité. Kosimov le présente à une de ces relations qui dirige un label. Jan sort un disque, mais c'est le flop. De province en pays, le fils Jantscher galère. De petit contrat en petite tournée, dans des petites salles, mais «le petit» met tout le monde d'accord quand il joue, comme un grand musicien.

Thomas abandonne assez vite ce projet littéraire. Il ne sent pas vraiment immergé dans ce texte, sans doute surgi trop tôt. Quand il rentre prématurément en Belgique, il comprend qu'il est temps, pour lui, d'écrire à propos d'elle.

Par quel bout commencer? Il n'en sait trop rien. Il y va.

Là, il ne part plus d'un personnage, comme pour le guitariste autrichien. Ni d'un titre, on croit que ça rend les choses plus roulantes, ce n'est pas toujours vrai, car un titre déniché trop tôt, ça peut devenir dirigiste. Il ne démarre pas non plus d'une première phrase. Il voudrait se confronter à la perte.

De la caresse. De la façon d'empreindre la caresse. Car Rachel, c'était ça. Rachel, son épouse. Thomas est veuf. On finit par perdre l'autre ou à être perdu pour l'autre. Disons que sa mort est arrivée très brutalement. Il ne partait jamais sans elle, ou pas longtemps. Sauf là. Il est à Lisbonne, quand elle a eu son accident de voiture. Ce n'est pas facile pour lui de parler de ça. Elle est morte sur le coup. Il n'a pas envie de répandre, de se répandre. On n'est pas ici pour pleurnicher, bordel.

Alors, que dire. Les funérailles, les mouchoirs dégainés, les chuchotements atterrés, les tronches de circonstance. La veillée. Lui, il ne veut pas s'asseoir, n'y arrive pas, il est debout.

En recul, il opère avec tact. On croit que c'est de l'affectation, de la froideur, de l'excès de prudence, alors que c'est du flair. Une perspicacité émotionnelle qui l'empêche de froisser ceux qui ne méritent pas de l'être. Il est consterné par la nuée de bourdons attirés par le spectacle de la souffrance, absents quand tout allait au mieux. Lui, il est K.-O. debout.

Elle continuera de finir mes phrases, et moi, je terminerai les siennes, s'était-il dit. On se tiendra par la main, comme on l'a toujours fait. Thomas songe à cela, au retour du cimetière, en refermant le meuble couleur miel de la salle à manger, dans lequel il a rangé le chandelier à neuf branches. Rachel ne fréquentait pas la synagogue. Elle ne se sentait pas juive. Ou plutôt elle se sentait juive, belge, polonaise, italienne, apatride. Sans hiérarchie, c'était selon. Avec ses pommettes saillantes, on devinait bien qu'elle n'était pas d'ici, mais du genre qui n'était plus de nulle part. Il range la hanoukia dans la commode, il met à l'ombre ce symbole de la fête religieuse des lumières. La luminosité, Thomas devra l'accueillir autrement. Ou alors, ce sera que dalle (expression issue du romani *dail*, signifiant *rien du tout* en tzigane). Que dalle la vie.

Il aimerait évoquer Rachel sans l'idéaliser.

Car l'idéalisation entrave ce qu'on appelle le deuil, ce trompe-l'œil sans fin. Il a envie de triturer les mots autour de l'émotion suscitée par la disparition. En escaladant le chagrin, par le versant de la vie. Une cordée de simple, donc de sincère. Si on considère que le rebours de la simplicité, ce n'est pas le compliqué mais la fausseté. Il voudrait nous parler de la vie dans le deuil plutôt que le deuil dans la vie.



Avec Rachel, la moindre escapade prenait un autre sens, comme si voyager renforçait leur intimité.

La route de Malaxa, sur les hauteurs, au nord-est de l'île. Rachel pose la joue sur le dos de Thomas. Elle se laisse conduire. Ou est-ce l'inverse. Qui mène l'autre. C'est difficile à dire. De l'harmonie, dirons-nous. Thomas coupe le moteur de la moto. La main sur le frein, en roue libre, ils descendent en douceur, lentement, jusqu'à ce que l'archet du silence s'accorde aux frottements amortis des pneus sur l'asphalte, aux grillons, aux grelots des brebis environnantes. Au bas de la route en lacets, ils redémarrent la moto, ils repartent sans à-coups vers la presqu'île de Rodopos, en longeant la plage. Il revoit Rachel, à l'intérieur d'une petite grotte, formée par les échancrures d'un majestueux olivier crétois millénaire. Sous le soleil, le vénérable scintille, miroite large, il sort toute l'argenterie.

L'olivier est un arbre qui nous parle du temps. Non pas celui qui passe. Non pas la durée, le calendrier. Plutôt notre passage devant le temps. Ce mouvement entre deux infinis.